

## Yeux fertiles

Number 105, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (105), 151–158.

PIERRE MONETTE

*Dernier automne*

Boréal, 2004, 212 p.

La seule histoire qui compte est toujours celle de notre mort. Nous la racontons chaque fois que nous couchons sur papier nos peurs, nos craintes, nos attentes. Entreprise plutôt vaine puisque la vie n'est que changement. Mais désir légitime, effort consenti par tout un pan de l'humanité éduquée. À la périphérie d'une galaxie perdue dans l'infini de l'univers, les hommes cherchent, écrivent et notent ce qui survient, ce qui leur manque, ce qu'ils désirent et ce qu'ils espèrent. L'être humain possède une mémoire qui lui a permis de créer des croyances, la culture et l'histoire de ce qui change, fluctue et se transforme. Nous nous agitons de la sorte parce que nous ne souhaitons pas mépriser notre conscience. Si nous avons conquis les moyens d'accumuler et de conserver le récit de nos vies, de nos courages, de nos idées, c'est que nous savons lutter incessamment contre le spectre de l'oubli, l'inéluctable travail de la mort.

Tout ce qui compte en littérature est la perception de la mort. De cette simple idée découlent l'énergie d'un style, la vitalité d'une plume, l'opiniâtreté de certains et la rage scripturaire des autres.

Dans *Dernier automne*, Pierre Monette nous raconte les dernières semaines de la vie de Diane, sa compagne. Diane et son mémorialiste sont tous les deux athées. Ils sont tous les deux issus d'une société matérialiste et libertaire à une époque où plus aucune instance idéologique ne nous impose de mourir selon un rituel précis. En 2003, au Québec, nous avons le pouvoir et le droit d'inventer notre propre mort. L'auteur de *Dernier automne* nous convie donc à l'invention de la mort de sa blonde.

L'athéisme transforme la mort, l'agonie, en une série d'épreuves physiques et émotives. L'auteur nous dresse, pas à pas, le tableau de l'état de sa compagne, consigne ses pertes de mémoire, ses colères soudaines. Carnet de bord du dernier voyage, toutes les entrées du livre sont datées.

Dès l'annonce de sa mort prochaine, ce qui frappe d'abord le lecteur est cette quiétude, cette grande sérénité de Diane. L'auteur ne semble pas s'en étonner. Il connaît cette femme

qu'il côtoie depuis une quinzaine d'années. Les autres qui la rencontrent dans cette période intense de sa vie lui en font la remarque. La scène où son médecin lui explique, répondant ainsi à sa demande, tout le processus physique qui mènera à sa mort est, à cet égard, particulièrement dure. Il s'agit ni plus ni moins d'une sentence de mort. Le ton est donné. Le couple ne cherchera pas à fuir devant l'inéluctable, il tentera plutôt de ne rien manquer de ce qui surviendra. Monette ne nous épargne donc aucun détail sur la condition physique et la condition cognitive de sa compagne. Journal de la mort d'un être cher, *Dernier automne* est aussi un dossier clinique des derniers moments d'une femme atteinte d'un cancer. Plus précisément, d'une femme qui sait que la mort se présentera sous l'aspect de tumeurs cérébrales qui grossiront et viendront subitement mettre fin à ses fonctions vitales.

Nous assistons donc avec eux au quotidien des derniers instants, aux préparatifs et à l'organisation qu'implique une mort digne, honnête, sereine aujourd'hui. Monette nous relate la séance de magasinage au salon funéraire, les multiples dernières rencontres avec les amis, les connaissances, la famille. Il nous tient au courant des achats de médicaments et des autres achats nécessaires au mieux-être de sa compagne aux prises avec la détérioration et la dégénérescence de son corps.

Certes, si ce livre n'avait été qu'un journal de bord clinique, nous n'en parlerions pas. C'est qu'au-delà du récit d'une agonie, Monette nous offre une autofiction touchante, un témoignage d'amour hors du commun et des réflexions justes sur l'inanité de notre conscience.

Plus qu'un athée, Monette est un matérialiste agnostique. Il formule à l'occasion certaines réflexions qui nous confrontent à notre propre prison culturelle, au chauvinisme odieux de notre conscience. L'auteur écrit, entre autres : « L'Occident a une perception tragique de la mort ; l'Orient entretient avec elle un lien harmonieux : il reconnaît notre impuissance face aux impératifs de la matière. La mort est partie prenante de l'ordre des choses. Elle nous dit certes que nous sommes bien peu de choses, mais ce peu que nous sommes participe pleinement du reste des choses. Nous sommes de la matière qui pense, et cette matière a le dernier mot. La mort n'est pas le lieu où la conscience se libère de la matière ; c'est le contraire : elle est le lieu où le poids de la conscience ne pèse plus sur la matière. » (p. 24)

L'auteur n'est pas un grégaire et nous le fait savoir : « La compagnie des humains n'est pas d'un grand intérêt. » (p. 36) Lorsque Diane n'est pas là, ce sont ses chats qui le réconfortent. La cellule du couple qu'il formait avec elle nous est présentée comme ce qui lui est arrivé de mieux dans sa vie. Hormis la visite de quelques amis, dont Élise Turcotte, Pierre Monette assiste seul au tourbillon des dernières rencontres de Diane, se plaint même par moments d'être délaissé. Il nous fait partager tous ses états émotifs, ses bouleversements, ce qui l'émeut, ce qui le fâche, ce qui l'indispose. *Dernier automne* est, à cet égard, un traité sur l'*homo emotionus*, la vérité intérieure, chamboulée, d'un être humain aux prises avec la mort d'une partie de lui-même, l'amputation subite d'une partie de son identité émotive.

Dès que le diagnostic tombe, que le scénario de la mort prend le dessus, telle une pièce en trois actes, ce qui reste de la vie de la compagne de l'auteur ne tient plus qu'à trois stades d'autonomie bien balisés. Le premier stade où Diane peut rester chez elle sans autre aide que celle que lui apporte Pierre ; le deuxième stade où une infirmière doit venir aider Pierre à la maison dans ses tâches de soigneur ; et le troisième et dernier stade, celui où Diane doit bénéficier des soins attentifs d'une équipe et donc déménager aux soins palliatifs à l'hôpital Notre-Dame. Ce qui se résume à un séjour dans l'antichambre de la mort.

Ce qui sépare le deuxième et le troisième stade est un voyage à Martha's Vineyard que désirait entreprendre Diane. Une photo d'elle sur la plage avec les doigts en « v » en signe de victoire devient la dernière trace tangible du passage de cette femme sur la terre. Un pied de nez à la mort, un acte de défi, dernier rempart de la conscience qui résiste au néant.

*Dernier automne* est un beau moment de prose sur la mort, une leçon de sérénité contemporaine face à son inéluctabilité. Bien que la scène finale au salon funéraire n'ajoute rien à l'ensemble et vienne donner une légère teinte kitsch au livre, à la cérémonie des adieux, le reste du texte veille à nous offrir un témoignage humain, lucide et sans fard sur les derniers moments d'une femme aimée. Monette réussit à être poignant sans tomber dans le sentimentalisme, nous proposant ainsi un livre méditatif et touchant.

THIERRY DIMANCHE

*À ceux qui sont dans la tribulation*

l'Hexagone, 2004, 143 p.

D'emblée adressé, dédié à cette faction de l'altérité qui se trouve dans l'épreuve, le tourment, dans l'adversité, *à ceux qui sont dans la tribulation* est un recueil touffu, complexe, exploratoire. Exploréen, dirait l'autre. Car il y a du Gauvreau là-dessous. Thierry Dimanche le cite d'ailleurs à deux reprises, dont l'une en toute fin de parcours (la transcription du fameux commentaire improvisé lors de la Nuit de la poésie en 1970 : « ... en dépit de certains éléments qui pourraient se trouver dans la salle, et qui seraient assimilables à de la raclure de poubelle mini-hitlérienne »). Plus encore, empruntant le titre d'un recueil de Claude Gauvreau, il intitule un texte « POÈME DE DÉTENTION », et il réécrit un passage assez connu du poète épor-myable, lui aussi dit à la Nuit de la poésie. Alors qu'on lisait – justement dans *Poèmes de détention* – « Des voix sans pore me disent que je mourrai enflammé dans la carbonisation / Ce n'est pas vrai / Je suis dieu pour mes sourires secrets », Dimanche écrit : « L'Église est vide comme une orange / – ce n'est pas vrai – / car nous sommes Dieu / pour nos cauchemars anéantis ».

Cela dit, Gauvreau est loin d'être seul dans le bassin intertextuel élaboré tout au long de ce livre. On y retrouve, notamment, les « déménagements d'atomes » du célèbre « Accompagnement » de Saint-Denys Garneau (vous savez, ce poème qui commence par : « Je marche à côté d'une joie ») et une refonte du non moins célèbre « Soir d'hiver » de Nelligan (vous vous souvenez, ce sonnet qui débute par « Ah ! comme la neige a neigé ! »). Cette dernière réécriture, condensée et un brin curieuse, va comme suit : « qu'est-ce que le drain des rêves / où le givre coule alternatif ». À cet amalgame de références s'ajoutent un « tombeau de Riopelle » et plusieurs citations, concentrées dans la suite intitulée « Le talmud hitlérien de ton sexe », et qui vont de Leonard Cohen à l'*Évangile de Thomas* (« soyez passants »), rencontrant en chemin Guillaume Apollinaire, Tim Buckley, Michel Beaulieu, Madeleine Gagnon et Jacques Réda.

Mais l'exploration soutenue par Thierry Dimanche ne balise pas que le sillon de l'intertextualité. Il y a des éléments de grec, dans la « traduction » du titre (« Ν / ΧΕΥΞ / ΘΥΙ ΣΟΝΤ / ΔΑΝΣ ΛΑ / ΤΡΙΒΥΛΑΤΙΟΝ »), et un exercice grammatico-

mathématique, par les titres de la première partie qui suivent la règle [x 3, x 2, x 3, x 2...] pour donner « article 3 », « art. 9 », « art. 18 », « art. 54 » et ainsi de suite jusqu'à 30233088. Ajoutons-y un passage qui traite de sport (la suite « L'intellection et le ski ») et la présence de photographies, en négatif, dans la dernière partie du livre, qui n'est imprimée que sur les pages de droite et dans laquelle se réitèrent les préoccupations botaniques – plus particulièrement mycologiques (de l'étude des champignons) – présentes dans le premier recueil de Thierry Dimanche, *Le thé dehors*.

Est-ce à dire que les sentiers d'à ceux qui sont dans la tribulation vont dans tous les sens ? Oui et non. Bien sûr, le propos couvre large, comme on dit, mais il foisonne depuis un même questionnement sur le poétique, le langage et sur la manière par laquelle, aujourd'hui, un écrivain peut les utiliser et les adresser à l'autre. À cet égard, la première section du recueil, ainsi que la quatrième, composée de poèmes frôlant l'aphorisme, sont les plus parlantes. D'un côté, il y a « L'indispensable impossibilité / d'une écriture du chaos », et de l'autre, celle d'une écriture de la clarté : « Aussi lisibles que le monde / c'est-à-dire / difficilement / nous serons délestés / sous les freins du soleil ». Entre les deux, les textes de Dimanche sont comme autant de « maelstroms artisanaux », où la signification tourbillonne, menace de disparaître, aspirée par un trou sans fond, mais lutte avec ténacité. C'est « le couteau dictionnaire / sur la gorge » qu'il manie « les rhétoriques de la sensation ». Malgré son caractère formaliste à tendance parfois déconstructiviste – en témoignent ce « tran / quil / le / ment » césuré et ce « ; » qui, sur un seul vers, constitue la chute d'un texte –, cette poésie ne se replie pas sur elle-même, mais s'ouvre et bourgeoine, altruiste. Elle préfère « La réserve faunique des identités » à « la branche creuse du soi ».

La cohérence de ce troisième recueil de Thierry Dimanche se tisse aussi par la présence de certains leitmotifs, comme le mot « dimanche » qui revient ponctuellement, et plus encore par la reprise de l'intitulé. Cette variation commence, au début du livre, par des entames telles que « À ceux qui songent à la désintégration » ou « À ceux qui usent leurs chances / sans motif », et culmine, à trois poèmes de la toute fin, par ce passage de résistance : « à ceux qu'on écrabouille pour faire lever le jour / à ceux graissant les engrenages du capital et du risque / à ceux qui balle-dans-la-tête et qui broient-des-os / qui la mitraille – qui

*la terreur – qui la torture – qui la peur / à ceux perdus dans un labyrinthe de tête et de racines [...] inventons le rire juste / à déployer sans un son / face au ciment d'échecs ».*

*Jonathan Lamy*

**PIERRE LABRIE**

*À minuit. Changez la date*

Écrits des Forges, 2004, 96 p.

En dépit de son titre qui plonge le lecteur dans le lit de la nuit, ce recueil de Pierre Labrie est essentiellement matinal. Même si l'on y retrouve le monde nocturne et ses rêves, ce livre renferme surtout des odeurs d'aube, de réveil, de café et, en tournant la page, le lecteur se surprend à vérifier si ses doigts ne sont pas tachés comme s'ils tenaient un journal. Par ce « journal échappatoire », ce « journal de l'arythmie », se dessine l'actualité qui nous rattrape au réveil, avec « un meurtrier en page quatre » et « des anecdotes de ciment ». Le matin se présente comme un moment de transition entre la nuit, encore palpable, et le jour, pas tout à fait commencé. C'est un espace médian d'accueil, où le temps, comme celui du poème, semble suspendu. Si la date change à minuit, ce n'est qu'à l'éveil que nous pouvons soupeser ce qui a changé avec la date, reprendre le fil des jours et tenter de mesurer – pour reprendre le titre de deux des cinq sections du recueil – « l'état des choses aujourd'hui ». À cet égard, le journal, sur lequel la date est inscrite, fait office de support par lequel le sujet, désarmé, renoue, de manière routinière, sinon rituelle, avec le quotidien de même qu'avec l'actualité internationale, ou intime.

*je ne peux rien faire d'autre que d'y faire face  
un enfer que je visite dans l'apocalypse de tous les noms  
et la vision de ces enfants morts un jour de grenades religieuses*

Ainsi, « lorsque le jour nous lève », il révèle des images : « les nuits courtes laissent leurs blessures sous les yeux / se lever est un film à développement inclus ». Ouvrir les yeux est le révélateur d'images qui ont baigné dans le liquide de la nuit, qui fixent le passage du temps et la présence de l'autre, tout près (la compagne dans le lit à l'éveil ou à la table pour déjeuner), et des autres,

plus loin, par lesquels sonne le glas de « la peine de mort pays à chaque brûlure de nos matins ». Dans les poèmes de Pierre Labrie, l'amour et l'altérité procèdent souvent d'une certaine négativité : « et tu penses que la lame sur ton sourire / mal aiguisée / ne fait pas de cicatrices ». Ou de l'ironie, comme en témoignent ces « splendeurs utiles et chronologiques des touchers ». Bien qu'il y plane l'ombre d'un espoir, le monde n'est pas rose dans *À minuit. Changez la date* ; il est *poqué* comme après une longue veillée, il blesse, il est source d'inquiétude et de malaise : « ici / dans le lit / l'angoisse n'est pas un maquillage ». Il en découle un sentiment de découragement, face auquel le langage et ses prières tentent de lutter : « make-up parfait de la douleur / les mots seront mal dits parce qu'il n'y a pas de place aujourd'hui / pour se coiffer d'une paire de couilles ».

Le jour grandissant, s'éveille le désir de sortir dans le « matin errant / chaque secousse / un départ », ou encore « dans la fiction des boulevards en prière », là où « à chaque pas l'humanité refait son soleil à l'ombre d'une lèvre / et l'errance intérieure / une litanie ». Dès lors, le journal n'est plus celui, tout écrit, des nouvelles du matin, mais celui, intime, qui s'écrit avec la journée, l'écoulement du temps. Et les images des poèmes quittent peu à peu le monde de l'éveil, où la nuit se bagarre avec le jour, pour ouvrir la porte, la verrouiller et se porter au-dehors, laissant derrière soi un monde pour en parcourir un autre : « nos amours quenouilles asphyxiées / la porte grande ouverte je sors ». De même : « et nos silences qui se rencontrent / comme nous remettons les clés à l'accueil du motel ». Les métaphores déployées dans *À minuit. Changer la date* fonctionnent souvent, comme le rêve, par déplacement et par condensation. Elles créent ainsi, par rapport à d'autres images du recueil, d'agréables paradoxes, des confrontations et des amalgames.

L'ambivalence veille donc et « la mort précise s'endort / dans le fruit des poèmes de hasard / qui vacillent à l'invitation étrange du bonheur ». La nuit – comme la mort, le rêve, les souvenirs et les blessures – traverse le matin, l'intimité, l'intérieur comme les « trottoirs vierges de l'ailleurs » et les « rues à poings fermés ». Réitérant sa présence constante et sa litanie, qui agit comme un « vade-mecum » (c'est là le titre d'une autre section du livre) et qui déchaîne « les chacals de nos cahiers », la nuit reprend ses droits à la fin du recueil, avec le décompte des minutes qui se termine, comme le jour, à la dernière page, à minuit. L'écriture sensible de Pierre Labrie nous rappelle, de



manière concrète, que lire et écrire ne sont pas des pertes de temps, mais de véritables rencontres avec le temps, des moyens, en tournant la page, en changeant la date, de marquer son passage et de l'affronter à bras-le-corps.

*Jonathan Lamy*